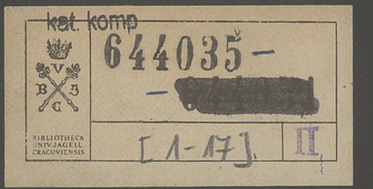


Dr. Justyn Karliński

1891-96


V
B
J
C





ANNALES
D'HYGIÈNE PUBLIQUE
ET
DE MÉDECINE LÉGALE

SOUS LE PAVILLON JAUNE !

OBSERVATIONS SANITAIRES FAITES PENDANT UN VOYAGE EN ARABIE ET DANS L'ASIE MINEURE

Par le Dr **Justyn Karlinski**,

Médecin du gouvernement de la Bosnie et de l'Herzégovine,
Délégué autrichien aux Conférences sanitaires de Venise et de Paris.

Obéissant aux devoirs de leur religion, une partie des musulmans habitant la Bosnie et l'Herzégovine entreprend chaque année le pèlerinage de la Mecque. Obligés de passer plusieurs mois dans des conditions hygiéniques qu'on ne saurait imaginer plus misérables, ces pèlerins peuvent facilement rapporter dans leur pays les maladies infectieuses de l'Extrême Orient; aussi le gouvernement de la Bosnie et de l'Herzégovine s'est-il trouvé obligé, depuis trois années, de prendre des mesures énergiques pour éviter la propagation de ces fléaux par ceux de ses administrés qui reviennent de la Mecque. Les pèlerins choisissent eux-mêmes un guide, presque toujours un dignitaire de l'Église, qui est responsable, vis-à-vis du gouvernement, de la masse des pèlerins; le gouvernement lui-même fait tout son possible pour procurer le passage à prix modérés pour les pèlerins, et il les met sous la protection et la surveillance spéciales d'un médecin du gouvernement.

En 1891, le médecin de la police de Serajevo, le Dr Makanec fut désigné pour chercher les pèlerins de Djeddah, et comme il mourut là-bas, victime de son dévouement, on m'a demandé de partir immédiatement pour la station sanitaire d'El Tor. En 1892, un médecin musulman, au service du gouvernement, M. le Dr Serbo, qui servait en même temps comme guide de pèlerins, fut envoyé à la Mecque, et en 1893, moi-même j'ai reçu de nouveau l'ordre de me rendre à Djeddah, de rassembler là les pèlerins venant de la Mecque et de les ramener chez eux, après leur avoir fait subir les quarantaines à la mer Rouge et dans l'Asie Mineure, par Constantinople.

Les expériences faites pendant mon premier voyage sont publiées dans les « *Quarantainestudiën* », de la « *Wiener med. Wochenschrift*, 1891 ». Les expériences du Dr Serbo ont été résumées dans le journal « *Das Sanitaetswesen* », en 1892, et les lignes suivantes doivent être considérées comme le rapport du voyage de l'année 1893.

Ainsi que j'en avais reçu l'ordre, j'ai quitté la Bosnie le 5 juin 1893 : le 9 juin, je m'embarquais à Trieste, et j'arrivais le 12 juin à Alexandrie. Comme il me fallait rester là plusieurs jours, pour prendre de nouvelles informations, j'en profitai pour rendre visite à l'hôpital du gouvernement et à ses services de malades, visite que je fis sous la conduite aimable du Dr Schiess-Bey et du Dr Kartulis. Le 20 juin, je partais pour Suez ; je pus y prendre le dernier navire postal partant pour Djeddah, où j'arrivai le 24 juin.

La ville de Djeddah, la porte de la Mecque, est la seule ville de la terre sainte des musulmans, située dans la province de l'Hedjaz, qui puisse être visitée par un non-musulman. Elle est située par 21°28' N., sur la côte de l'Arabie, possède environ 20,000 habitants, parmi lesquels on compte à peine 80 Européens. Elle se compose d'une foule de maisons de quatre à cinq étages qui sont bâties en pisé et en terre sèche et forment de petites rues sales. La ville est entourée d'un haut mur et ne possède aucune canalisation ; pour

approvisionner la ville d'eau potable, on l'apporte de sources situées à quelques heures de la ville, dans des outres, à dos de chameaux. On la distribue aux habitants, qui la conservent chez eux dans de petites citernes. La population européenne garde l'eau dans de grands vases d'argile poreuse, d'où l'eau coule lentement dans des cruches placées dessous.

A El Tor, j'ai souvent examiné l'utilité de tels filtres; je ne saurais les louer, car ils ne retiennent que les souillures mécaniques et n'ont presque aucune influence sur les germes de l'eau. L'eau ainsi « filtrée » est rafraîchie, en exposant ces cruches d'argile à l'action du vent.

Le climat de Djeddah est très chaud, le vent du Nord seul y apporte quelquefois un peu de rafraîchissement; les températures moyennes notées par moi pendant mon séjour de quinze jours dans les mois de juin et juillet furent : 31° C. à 6 heures du matin, 38° C. à 10 heures, 40° C. à midi, 41° C. à 3 heures de l'après-midi, 33° C. à 8 heures le soir, et j'ai plus d'une fois trouvé encore 26° C. vers minuit. Le vent du soir apportait souvent avec lui une humidité étouffante, grâce à laquelle les vêtements semblaient avoir été retirés de l'eau.

Comme une partie du port est transformée en un marais à cause de la présence de récifs de coraux, la ville perd l'avantage du vent de la mer. Le séjour en est surtout dangereux pour les Européens, car c'est parmi eux que la fièvre pernicieuse, la fièvre typhoïde et les abcès du foie font beaucoup de victimes. On n'a presque rien fait pour l'assainissement de la ville. Heureusement les chiens et les percnoptères se chargent de la police de la ville et y trouvent une nourriture suffisante parmi les nombreux cadavres d'animaux et les souillures humaines. Faut-il s'étonner, dans ces circonstances, que la ville de Djeddah soit enveloppée dans un épais brouillard du parfum le plus pénétrant? C'est surtout au moment du retour des pèlerins que les odeurs de Djeddah sont abominables; en comparaison de ces odeurs, l'abattoir le plus mal tenu, en été, ressemblerait à un boudoir de dame.

Le service sanitaire de Djeddah est confié à deux médecins, dont l'un, le Dr Hieronimaki, fut directeur de l'administration sanitaire, et le second, le Dr Nicolaïdes, fut le chef du lazaret Abu Saad ou Ebou Saad, qui est situé à trois heures de Djeddah. Si l'on pense qu'au temps du pèlerinage un grand nombre de bateaux restent dans le port de Djeddah, dont l'administration sanitaire a la surveillance, et qu'au lazaret Abu Saad, tous ces pèlerins venant du Sud et de l'Ouest, qui ne passent pas la quarantaine sur l'île de Camaran, sont soumis à une observation médicale, on comprendra facilement que les deux médecins sont assez occupés, et ne sont pas en état de veiller encore à l'assainissement de la ville. J'ai acquis l'assurance que ces deux confrères avaient les meilleures intentions du monde, mais qu'ils savaient très bien aussi qu'ils seraient impuissants vis-à-vis de l'indolence des administrations turques et du concours des pèlerins retournant dans leur pays.

Lorsque le choléra éclata à la Mecque, on dirigea quatre médecins de la station sanitaire de Camaran sur Djeddah; deux d'entre eux furent immédiatement envoyés à Iambo, le second port de la province de l'Hedjaz, de telle sorte que MM. les Drs Olschanetzki et Xantopolites eurent à faire tout le service auprès des caravanes qui arrivaient sans cesse. C'était là un travail qui eût facilement occupé vingt médecins au moins.

Ce serait peut-être le moment de donner quelques détails sur les pèlerins musulmans. La visite des villes dans lesquelles Mahomet a vécu et où il est mort, n'est pas prescrite dans le Coran. Mais autant par tradition que par piété, l'usage de visiter les lieux saints s'est peu à peu transformé en un devoir religieux, de sorte que maintenant chaque musulman qui possède un cheval ou un chameau, est obligé de faire une fois dans sa vie le voyage de la Mecque, afin d'obtenir le surnom de *Hadji*.

Les pèlerins arrivant du Nord accomplissent le pèlerinage de la façon suivante : Ils s'embarquent jusqu'à Iambo, de

là, ils vont à dos de chameau visiter le sépulcre de Mahomet, puis retournent à Iambo et se rendent à Djeddah, d'où ils s'en vont à la Mecque pour y accomplir les cérémonies prescrites par le rite mahométan. Ceux qui arrivent du Sud font le voyage en sens inverse; il en est de même pour les caravanes de la Syrie, de la Perse et du Yémen.

En touchant la terre sainte, les pèlerins échangent leurs vêtements ordinaires contre le Ihram, un suaire qui ne couvre qu'une épaule, la poitrine et les hanches, pendant que le reste du corps et la tête rasée sont exposés pendant des semaines à l'influence du soleil et de la poussière.

Les cérémonies principales dans la Mecque, qu'on pratique au temps de la fête de Kurban Bayram, consistent dans la visite du mont Arafat, où Mahomet a prêché, dans la fête des Sacrifices à la vallée de Muna, en souvenir du sacrifice d'Abraham (on y jette encore une quantité de pierres en souvenir de la mise en fuite du diable par Adam), dans la visite de la sainte Kaaba. On doit boire aussi de l'eau sainte de Sem-Sem, faire le tour des collines Safa et Merva, en souvenir des pérégrinations de Hagar, et enfin visiter la place Omrah, où Mahomet allait prier.

Ces usages rituels pendant le pèlerinage renferment déjà par eux-mêmes une quantité d'agents nuisibles qui ne peuvent pas rester sans influence sur l'état sanitaire des pèlerins. Comme le pèlerinage doit être fait avec la tête découverte et le corps presque nu, on ne s'étonnera guère que beaucoup de pèlerins périssent d'insolation par la chaleur tropicale, que beaucoup d'autres souffrent de furonculose chronique, sous l'influence des mouches et de la poussière, et que d'autres soient victimes de maladies provenant de refroidissement en conséquence du rafraîchissement rapide des nuits.

Chaque musulman doit sacrifier au moins une brebis pendant le Kurban Bayram dans la vallée de Muna, mais les riches en sacrifient jusqu'à cent et davantage; ils y joignent même des chameaux et des bœufs. Comme la viande des

bêtes sacrifiées n'est mangée que par les plus pauvres pèlerins, et qu'il existe enfin des difficultés énormes pour enterrer ces cadavres innombrables, on peut s'imaginer quelle sorte d'odeur se développe dans la vallée de Muna pendant un tel sacrifice.

Burton l'a déjà sentie lorsqu'il était encore à quatre journées de voyage de la Mecque. Quant à moi, j'ai remarqué que pendant le Kurban Bayram la brise du vent apportait à Djeddah une odeur pestilentielle. Comment donc auraient été les parfums de Muna et de la Mecque? Je ne m'étonne pas du tout qu'il faille constater, à chaque épidémie, une plus grande mortalité après les fêtes du Kurban Bayram.

On ne peut pas fixer le nombre des pèlerins qui arrivent annuellement. Il varie entre 80,000 et un demi-million, et il est naturel qu'avec une telle multitude d'hommes il n'y ait ni assez de logements ni assez d'eau potable. Pour qui connaît l'Orient, il est facile de se rendre compte que les mesures les mieux intentionnées resteront à l'état de lettre morte à cet égard.

Comme le jour des Sacrifices de Muna de l'année 1893 tombait sur un vendredi, chose qui n'était pas arrivée depuis longtemps, et que, pour cette raison, chaque pèlerin acquérait pour lui et pour ses plus proches parents le droit de se nommer *Hadji*, une foule énorme accourut aux lieux saints de l'Arabie.

Les vieux habitants de Djeddah, qui ont vu le pèlerinage chaque année et dont plusieurs ont fait eux-mêmes ce pèlerinage cinquante fois, m'ont raconté qu'ils n'avaient jamais vu une telle foule de pèlerins à la Mecque. Selon les rapports des médecins et des pèlerins revenant de la Mecque, le nombre de ceux-ci pour l'année 1893 aurait surpassé un demi-million; on dit que les caravanes par terre ont surtout été fortes; la Compagnie du canal de Suez a estimé le nombre des pèlerins, qui sont venus du Nord à 74,000, tandis que la quarantaine de Camaran à elle seule aurait vu passer 60,000 pèlerins. Comme il n'y a pas de bureau statis-

tique à la Mecque, on ne saurait fixer le nombre définitif des pèlerins; il ne nous reste que le fait que le nombre en a été beaucoup plus grand en 1893 que les années précédentes.

Le 5 juin 1893, arriva de la Mecque la nouvelle qu'on y avait observé des cas de choléra sporadique. Cette nouvelle, transmise par le télégraphe, alarma immédiatement toutes les puissances intéressées dans le pèlerinage, et d'autant plus, que, cette année, il y avait plus de pèlerins d'origine étrangère, à la Mecque.

Sans accorder trop de valeur aux chiffres qui m'ont été donnés par le bureau maritime de Djeddah, je me permets de citer les suivants : dans le pèlerinage de 1893, l'Égypte fut représentée par 16,325, l'Algérie par 15,711, les Indes par 20,937 les Indes néerlandaises par 13,856, le Soudan par 9,675, la Perse par 2,644, la Russie par 1,640, la Bosnie par 120, la Turquie par 13,477 pèlerins. On comprendra que ces chiffres ne se rapportent qu'aux pèlerins arrivés par mer, les innombrables caravanes qui arrivaient dans la Mecque par terre étant impossibles à dénombrer.

Il me fut bien intéressant d'examiner de quelle manière le choléra était entré à la Mecque cette année-ci; je dois aux informations des pèlerins et des médecins retournants, de pouvoir assurer que les premiers cas de choléra ont été constatés parmi les détachements militaires qui ont été envoyés de l'Yémen à la Mecque (Hodeida) le 5 juin. Il faut ajouter que le choléra régnait dans l'Yémen depuis l'année 1890, et comme les conditions politiques étaient très incertaines, il devenait nécessaire d'y faire des changements de troupes. On se taisait tout simplement sur l'existence du choléra dans l'Yémen et on continuait silencieusement à changer les détachements qui y tenaient garnison. La conséquence en fut que ces transports de troupes apportaient le choléra en Syrie en 1891-92. C'était un état vraiment confortable !

Une preuve que cette année-ci le fléau n'a pas été importé des Indes, c'est le fait qu'au moment où les pèlerins hindous-hollandais et persans, originaires de la contrée de

Bassora, subissaient encore la quarantaine à l'île de Camaran, le choléra éclatait déjà à la Mecque. Il est vrai que le fléau aurait pu être transporté par des pèlerins persans des environs de Bassora et de Nedjef, où le choléra se montrait déjà dans les dernières journées de mai. Cette hypothèse me paraît peu fondée, car le chemin le plus court de Nedjef à Médine est de vingt-six jours (il conduit par le désert), de sorte que Médine, ayant été visitée, la première, par les pèlerins persans, aurait dû être la première atteinte du choléra ; or elle n'a été contaminée que par les pèlerins revenant de la Mecque.

Il est fort compréhensible qu'on n'ait pu avoir de chiffres exacts sur la morbidité et la mortalité cholériques, si l'on songe aux coutumes rituelles auxquelles tous les musulmans sont soumis, et à l'affolement causé par la propagation du fléau. Je ne veux communiquer ici que les déclarations sur la mortalité à la Mecque, qui sont regardées comme officielles par le conseil supérieur de Constantinople, et que je dois à l'obligeance du délégué autrichien auprès de ce conseil, M. le docteur Hagel :

Dates.	Nombre des décès.		Dates.	Nombre des décès.
8 juin	31		29 juin	511
9 —	46		30 —	443
10 —	46		1er juillet	452
11 —	51		2 —	294
12 —	58		3 —	257
13 —	87		4 —	214
14 —	70		5 —	145
15 —	75		6 —	131
16 —	85		7 —	136
17 —	120		8 —	110
18 —	124		9 —	121
19 —	179		10 —	61
20 —	231		11 —	81
21 —	221		12 —	40
22 —	102		13 —	34
23 —	?	?	14 —	26
24 —	?	220	15 —	21
25 —	?	455	16 —	20
26 —	500	499	17 —	15
27 —	955		18 —	11
28 —	652		19 —	5

J'ai mes raisons pour n'accorder aucune valeur à ces chiffres. J'aurais bien plutôt confiance dans le délégué égyptien le Dr Chaffy, qui a fait lui-même le pèlerinage, qui en a donné un rapport détaillé, et qui évalue le nombre des décès cholériques à la Mecque à dix mille personnes, quoique cette évaluation me paraisse à moi encore insuffisante. Je tiens de source certaine que parmi les pèlerins néerlandais-indiens à la Mecque seulement, trois mille sont morts. Sur les 120 pèlerins bosniaques, trente ont succombé au choléra à la Mecque. Il n'y a donc pas d'exagération si on triple chaque fois les données officielles.

Comme je ne suis pas allé à la Mecque, je ne suis pas en état de donner des détails sur les conditions de la ville pendant le choléra. Le délégué égyptien et, avec lui, les pèlerins bosniaques m'ont raconté que les rues étaient littéralement couvertes de morts, puisqu'on manquait de personnel pour les enlever; que les maisons et même les coins des rues étaient occupés par des malades pour l'assistance desquels on n'avait ni personnel sanitaire, ni médicaments, ni moyens de désinfection.

Le 28 juin, a commencé la grande fuite. Après avoir accompli leurs devoirs religieux, les pèlerins tâchaient de quitter aussi vite que possible la ville infectée, ils s'enfuyaient vers les quatre points cardinaux ; la première caravane arriva à Djeddah le 29 juin, les premiers cas de choléra y éclatèrent aussitôt. Les pèlerins ont l'habitude de faire le voyage de la Mecque à Djeddah, qu'on pourrait très bien accomplir en dix-huit heures, en vingt-quatre ou trente-six heures seulement, en ne voyageant que la nuit, ou durant les premières heures du jour. Seuls les pèlerins tout à fait pauvres marchent à pied ; tous ceux qui le peuvent louent un chameau, sur lequel ils se font transporter dans une corbeille attachée au dos de l'animal, avec un compagnon qui occupe la seconde corbeille. Il n'est pas rare de voir des caravanes où il y a jusqu'à mille chameaux attachés ensemble. Les conducteurs marchent le long du convoi

avec les soldats de l'escorte, car la religion n'empêche pas les nomades musulmans de piller leurs confrères sanctifiés par le pèlerinage. Malheur à celui qui reste en arrière, il est sûr de devenir la victime ou des nomades, ou des chiens sauvages et des chacals !

Les autorités médicales de Djeddah ont pris les mesures suivantes : La seule porte de la ville de Djeddah par laquelle une caravane pouvait entrer fut fermée par un cordon militaire, et les deux (hélas !) médecins disponibles y furent installés. La caravane devait la franchir lentement; les morts qu'on trouvait étaient mis à terre, et les pèlerins qui paraissaient être malades étaient obligés de descendre et de se coucher provisoirement (ce provisoire durait quelquefois plus de huit heures), auprès d'une auberge, en attendant qu'on les transportât dans les hôpitaux spéciaux.

Il est tout à fait naturel qu'avec cette inspection sommaire beaucoup de malades moins sérieux échappassent et entrassent en ville.

On avait choisi pour servir d'hôpitaux cholériques de grandes maisons, situées hors de la ville et non habitées; mais comme on n'était point préparé au choléra, il y manquait partout les meubles les plus simples et les médicaments nécessaires. Les moyens de désinfection, par exemple, n'existaient pas, car je ne peux pas appeler moyens de désinfection les quelques quintaux de chaux de corail brûlé.

Dans les pharmacies de Djeddah j'ai trouvé en tout 10 kilogrammes d'acide phénique cristallisé, que j'ai acheté pour des cas imprévus, quoique je fusse bien muni de désinfectants. Comme les médecins et les moyens de désinfection annoncés n'arrivaient pas, tout le poids du service médical reposait sur les deux médecins; il ne leur restait d'autre moyen que de brûler les vêtements et les effets des morts et d'exposer ceux des malades guéris à l'action du soleil.

Les caravanes arrivaient sans cesse; nous manquions surtout de bras pour ensevelir les morts et porter les malades de la rue dans les hôpitaux. Pendant une semaine, il y eut

plus de soixante mille pèlerins à Djeddah et comme il n'y avait que deux médecins et que la police sanitaire n'est exercée que par des chiens et des percnoptères, on comprendra que je ne puisse croire aux chiffres *officiels* de la mortalité de Djeddah.

Les pèlerins bosniaques, pour la réception desquels j'étais envoyé, n'arrivaient qu'irrégulièrement, en petits groupes et entremêlés d'autres pèlerins. J'avais une peine infinie à trouver ceux qui étaient confiés à mes soins parmi les autres pèlerins et à les loger dans le local que j'avais choisi moi-même. J'étais obligé d'aller chaque jour, à 3 heures du matin, à leur rencontre et cela dans un terrain interdit aux chrétiens. Quand on pense que les pèlerins, à leur retour, sont animés d'un fanatisme et d'une haine déplorables envers tout incroyant, on trouvera bien naturel l'aveu que je fais ici, des mascarades auxquelles j'étais obligé souvent d'avoir recours pour me protéger d'un fanatisme aussi violent.

Pendant ces excursions dans le désert des alentours de Djeddah dont je me serais bien passé, je pus remarquer les tas de cadavres qu'on laissait pendant une semaine dans le sable, sans les enterrer. Quant à ceux qui restaient en arrière, quant aux malades que leurs aimables compagnons de voyage avaient jetés à bas des chameaux, ils étaient condamnés à languir pendant des jours sans médicaments et sans nourriture au grand soleil.

Les pèlerins qui sont morts en route ne sont comptés par personne; aussi ne les trouve-t-on point sur les listes officielles, qui ne donnent que les morts ou les malades des hôpitaux.

Comme je ne peux avoir confiance dans les chiffres officiels, je donne, dans le tableau suivant, la liste des morts à Djeddah, mais je fais expressément remarquer que cette liste ne contient que ceux qui sont morts dans les hôpitaux affectés aux cholériques :

Dates.	Nombre de décès.	(*)
28 juin...........	5	
29 —	40	
30 —	50	
1er juillet........	80	
2 —	134(*)	434
3 —	257	486
4 —	214	406
5 —	145	255
6 —	131	220
7 —	136	181
8 —	110	136
9 —	121	117
10 —	86	120
11 —	66	131
12 —	36	100
13 —	18	87
14 —	21	80
15 —	8	65
16 —	21	
17 —	22	
18 —	12	
19 —	»	

(*) Je dois à l'amabilité du consul austro-hongrois à Djeddah, M. Galimberti, les informations sur la mortalité de la ville, hors des hôpitaux :

Les pèlerins qui sont loin de leur patrie depuis des mois ont naturellement un grand mal du pays ; de plus le manque d'argent et la terreur de l'épidémie menaçante les poussent à hâter leur retour dans leurs foyers.

C'est alors qu'arrive la seconde calamité ! Il y a des navires, mais ils ne veulent pas partir. Un transport de pèlerins est un commerce ; les conspirations deviennent une chose permise. Les agences et les capitaines des navires font un accord pendant le temps des pèlerinages à Djeddah, et ils y fixent le prix des passages pour l'Égypte, la Syrie, la Turquie et le Maroc. Ce prix est, comme je le montrerai plus tard, souvent trois fois plus élevé que celui du trajet en première classe de Brême à New-York. Le pèlerin veut partir, dit-on ; qu'il paye, et cher ! Mais le pèlerin n'a pas d'argent, ou il ne veut pas payer ce prix exagéré, et il attend ainsi dans l'espoir que l'agence des navires se rendra enfin à ses désirs.

Grâce à cet état de choses, dix-neuf mille pèlerins qui désirent partir pour le Nord et vingt mille pèlerins du Sud campent dans les rues de Djeddah, sans pouvoir s'embarquer,

quoiqu'il y ait quarante navires dans le port de la ville.

Enfin, les autorités turques interviennent avec une rare énergie. Elles ont fixé tout simplement le prix du passage pour l'Égypte, pour la Syrie et la Turquie, et comme les navires français et anglais durent s'y conformer, le premier bateau de pèlerins put partir vers le Nord le 4 juillet.

Cette réduction des prix de passage par le gouvernement turc fut une perte sérieuse pour les agences maritimes. Maintenant, un pèlerin rentrant en Syrie n'avait plus qu'à payer 3 livres sterling au lieu de 12 l. st., tel autre retournant à Constantinople seulement 4 l. st., au lieu de 14 l. st. et tel autre allant à Tanger ne payait plus au lieu de 20 l. st. que 6 l. st. Afin de compenser cette perte inattendue, les capitaines des navires employèrent un moyen très répréhensible. En escomptant le mal du pays des pèlerins, ils acceptèrent sur leurs navires autant de pèlerins qu'il y pouvait entrer, sans se soucier le moins du monde du paragraphe 49 de la convention de Rome, voté par la commission technique, par lequel il est stipulé pour chaque pèlerin dans l'entrepont un espace de 9 pieds carrés et un cube d'air de 54 pieds carrés. Ils annonçaient par contre un nombre faux de pèlerins à l'autorité sanitaire ; ils le consignaient même dans les actes de navigation, dans le but unique de pouvoir cacher plus facilement les décès qui pourraient se produire pendant le voyage.

C'était une tâche tout à fait impossible, pour le seul employé sanitaire du port de Djeddah, que de surveiller les conditions hygiéniques des navires en partance, ou l'état de santé des pèlerins retournant chez eux. On permit donc que les individus sains et ceux atteints de choléra, autant du moins qu'ils étaient transportables, occupassent les navires, et le torrent des pèlerins roula ainsi vers le Sud, vers les Indes, et la Perse, et celui du Nord, vers la quarantaine d'El Tor.

Dès que j'eus assemblé le reste de mes pèlerins bosniaques, je quittai Djeddha le 9 juillet, pour me rendre à El Tor.

Toute mon activité pendant mon séjour à El Tor se bornait à chercher mes pèlerins bosniaques, qui n'arrivaient que peu à peu, à m'occuper de leur logement et de leur entretien aussi bien que je pouvais l'arranger, à constater les cas suspects de choléra et à les traiter parmi mes pèlerins, aussi bien que dans les hôpitaux et chez de nombreux malades privés.

Peut-être suffira-t-il pour donner une idée de la grande mortalité de Djeddah, de répéter ici que j'ai perdu par le choléra dix-sept de mes pèlerins, du 30 juin au 9 juillet, et que, à la Mecque, j'en avais déjà perdu trente.

Pendant mon séjour à Djeddah, je pensais qu'il serait intéressant de rechercher si l'eau sainte du puits de Sem-Sem à la Mecque, eau qui est bue par tous les pèlerins et dont ils transportent de très grandes quantités dans leur patrie pour en faire présent à leurs amis et à leurs parents, était infectée ou non. Mais il y a de grandes difficultés à obtenir cette eau, qu'on ne donne pas à un « incrédule », et je ne voulais, en aucun cas, tomber dans la même erreur que le professeur Dr E. Frankland, de Londres, qui a examiné une prétendue eau de Sem-Sem. Le professeur Frankland recevait, en effet, il y a quelques années une bouteille de l'eau de Sem-Sem que le consul anglais à Djeddah avait achetée fort cher. Il en fit une analyse dont le résultat fut tellement défavorable à l'eau sainte, que Frankland n'hésita pas à déclarer que cette eau était pire que l'eau fétide des canaux de Londres. Naturellement les musulmans furent profondément blessés dans leur honneur; d'un autre côté, si on considère que jamais un musulman, fût-il le plus pauvre et le plus misérable, ne consentirait à vendre l'eau sainte à un incrédule, il faut se dire que le consul anglais a acheté toute autre chose que la véritable eau de Sem-Sem.

En ma qualité de guide des pèlerins, j'étais aussi chargé de prendre soin de leurs dépouilles après leur mort; je parvins donc à obtenir, sans que les autres pèlerins le sachent, plusieurs échantillons de l'eau sainte. Un des échantillons était

de la contenance d'un litre et demi, l'autre d'un litre et un tiers ; les deux bouteilles étaient fermées solidement. Je les ai examinées dans mon laboratoire de campagne, bactériologiquement et chimiquement.

Je désignerai un des échantillons d'eau avec A, l'autre avec B, les résultats des analyses sont les suivants :

Dans un litre d'eau se trouvaient en milligrammes :

	A	B
Total des matières solides............	128	123
Chlore..............................	39	2.8
Acide nitrique	29.4	29.8
Ammoniaque..........................	0	0
Acide nitreux........................	0	0
Oxygène nécessaire pour l'oxydation des matières organiques................	2.2	2.8

Dans 1 centimètre cube d'eau A, j'ai pu compter 548 colonies qui appartenaient à 4 espèces de bacilles et à 4 espèces de coccus, dont une au moins fluidifiait la gélatine. L'eau B contenait par centimètre cube 578 colonies qui contenaient 2 espèces de bacilles et 6 espèces de coccus, dont également une espèce fluidifiait la gélatine.

Je n'ai trouvé ni le vibrion du choléra, ni le *Bacterium coli commune*, ni le *Bacillus proteus vulg.* ; toutes les espèces trouvées appartenaient aux bactéries de l'eau peu nuisibles.

Si donc on veut bien se rappeler que l'eau a été exposée, depuis qu'elle a été puisée, à une haute température et que les bouteilles n'ont pas été stérilisées d'avance, je pense qu'il est permis de tirer les conclusions suivantes : L'eau de Sem-Sem contenait très peu de germes au début, et pas du tout de germes pathogènes, car les bactéries même du choléra, malgré leur faible résistance, auraient gardé leur vitalité pendant les deux jours qui se sont écoulés entre la prise de l'eau et son examen.

Comme je savais qu'il faut aux pèlerins bosniaques au moins quarante jours pour retourner à la maison, je ne pouvais pas leur défendre d'emporter l'eau sainte avec eux, même si je pouvais craindre qu'il existât des germes de cho-

léra dans les bouteilles. Aucun vibrion du choléra ne peut résister à des températures, comme celles que nous avons eues sur la mer Rouge, à El Tor, en Syrie et pendant le voyage de retour; il ne peut résister davantage aux saprophytes de l'eau qui se multiplient rapidement. On aurait donc fâché et irrité inutilement les musulmans dans leur foi profonde, en leur défendant de prendre avec eux l'eau sainte de la source de Sem-Sem. Je n'en avais pas la moindre intention.

Qu'il me soit permis d'interrompre ici le récit de mes observations. Il n'y a pas longtemps que j'ai lu dans des journaux américains et anglais qu'on reproche à l'eau de Sem-Sem d'avoir provoqué l'invasion du choléra à Constantinople. Si l'on considère que grâce aux nombreuses quarantaines, un pèlerin, apportant sur lui l'eau de Sem-Sem, doit être en route pendant trente-six jours la Mecque à Constantinople, s'il voyage par mer, et de quarante jours au moins s'il voyage par terre, si l'on ajoute que, pendant ce temps, il se produit de grandes variations de température, variations que j'ai pu contrôler moi-même en mettant un thermomètre (maximum et minimum) au milieu de mes propres effets, qui changeait entre 20° et 44 1/2 C, on ne saurait au point de vue bactériologique accepter cette interprétation de l'invasion du choléra à Constantinople.

A Djeddah, j'ai ensemencé un certain nombre d'éprouvettes, contenant une solution de peptone 10 $^0/_0$, avec des cultures fraîches du bacille cholérique, et je les ai emportées avec moi pendant tout le voyage de Dejddah jusqu'en Bosnie. J'ai examiné bactériologiquement la vitalité des microorganismes chaque semaine. J'ai exposé, avec intention, la caisse de ferblanc bien fermée, dans laquelle se trouvaient les cultures, aux mêmes influences atmosphériques, aux mêmes variations de température que le bagage des pèlerins. Je puis assurer que les cultures énormément virulentes du bacille du choléra dans une solution 1 $^0/_0$ de muriate de soude peptoné alcalin ont donné déjà après vingt jours des

plaques complètement stériles. Les vibrions du choléra devaient donc avoir péri depuis longtemps dans des milieux moins convenables, par exemple dans l'eau de Sem-Sem, qui est relativement un mauvais terrain de culture.

Le 9 juillet 1893, je quittais enfin Djeddah accompagné de 57 pèlerins bosniaques, sur un vieux bateau sordide portant le nom glorieux et fier de *Numet Hudah* (don de Dieu). Malgré tous mes efforts, onze de mes pèlerins m'ont échappé ; ils voyagaient sur un autre navire sous la direction de leur chef religieux ; quant à moi, il me fallait confier mon sort et celui de 1132 pèlerins aux soins d'un capitaine toujours ivre.

Le 9 juillet, l'embarquement des pèlerins de notre navire fut terminé avec tout l'embarras et tout le bruit inévitables en Orient. Les patentes furent délivrées au navire.

Cependant le bureau sanitaire maritime n'examina, avant le départ, ni le navire pour ses conditions hygiéniques, ni les pèlerins en partance pour leur état sanitaire. Je ne peux faire un reproche de cette négligence aux médecins de Djeddah, car ainsi que je l'ai déjà déclaré plus haut, les forces physiques de ces deux honorables confrères ne pouvaient suffire à leur service. Toutes les places du navire furent occupées par les pèlerins et par leurs volumineux bagages. Heureux ceux qui eurent la bonne chance d'obtenir les places sur le pont (naturellement après avoir payé un *Bakschisch* ou pourboire qui augmente encore le prix du passage). Les femmes, en grand nombre, furent cachées derrière un retranchement sur le pont ; tous ceux qui ne possédaient pas un petit fourneau à réverbère ou qui ne s'étaient pas munis de provisions à Djeddah furent obligés d'acheter leur nourriture très simple, pour beaucoup d'argent, au cuisinier du bord. L'eau potable embarquée à Djeddah ne fut délivrée que trois fois par jour aux pèlerins ; l'agent du navire réclamait une piastre (25 centimes) pour chaque canette extra. Les lieux d'aisances, improvisés au nombre de six, se trouvaient sur le pont, et même les pèlerins logés dans le troisième pont devaient monter pour satisfaire leurs besoins. Cette dernière disposi-

tion fut bien dure aux nombreux malades atteints de dysenterie.

Il est bien naturel que les pèlerins aient préféré, en de telles circonstances, souiller le navire au lieu d'attendre pendant des heures devant les lieux d'aisances toujours remplis que leur tour arrivât. L'état de leur canal intestinal ne leur permettait pas d'ailleurs une attente trop longue et il ne faut pas en vouloir à ces pauvres diables.

Nous nous sommes traînés par une chaleur et un soleil épouvantables, avec un vent du Sud atroce dans le dos, accompagnés d'une odeur pénétrante, sur notre navire continuellement craquant et geignant, en quatre jours, jusqu'à El Tor! A côté du fier drapeau rouge des navires de commerce de la Turquie, on voyait flotter au vent un misérable et sale haillon jaune, « le drapeau jaune », le symbole de la quarantaine et de l'épidémie.

Et comme il était épidémique, le navire! Déjà avant qu'il ne fût prêt à partir, il avait fallu jeter sept cadavres dans le bas golfe de Djeddah, ce qui se fit, du reste, sans la moindre cérémonie. Une pièce de toile (le suaire) et un morceau de fer attaché aux jambes font tout l'équipement du mort et les nombreux requins de la mer Rouge ont vite fait de se nourrir des cadavres. En outre des sept morts que nous avons descendus dans le golfe de Djeddah, nous avons perdu pendant un voyage de quatre jours jusqu'à El Tor 31 pèlerins, et 2 hommes de l'équipage du navire, dont le premier machiniste. Parmi les 33 décès, 27 étaient dus au choléra ; néanmoins, en arrivant à El Tor, le 13 juillet, nos patentes ne montraient que 7 décès dus à des *maladies ordinaires*, et en contradiction avec ces patentes on pouvait constater à l'arrivée que le navire débarquait 1119 pèlerins.

La station quarantenaire d'El Tor, ou Djebel Tor, le Tur Sinaï des Turcs, est située sur la côte occidentale de la péninsule du Sinaï. Elle est trop connue par les rapports de Koch et de Gaffky, par la publication du Dr Paul Kaufmann et par mon rapport de l'année 1891, pour qu'il me faille la décrire à nouveau.

Les pèlerins voyageant vers le Nord ont à passer une quarantaine de quinze jours sur un désert de sable. On les loge sous des tentes militaires fournies par le gouvernement égyptien ; pour la surveillance et le maintien de l'ordre 1000 soldats égyptiens sont détachés à El Tor et les soins médicaux sont donnés par le directeur de la quarantaine et huit médecins, dont, sauf le directeur, un seul a fait ses études en Europe. Parmi les autres, deux étaient des médecins dont la culture intellectuelle, acquise au Caire ou à Constantinople, était bien inférieure à celle des chirurgiens barbiers, et pour qui connaît le caractère des Turcs et des Arabes, il n'y a pas lieu de s'étonner que ces messieurs aient accompli leur service très négligemment et sans le sérieux qu'il y faut employer.

L'entretien des pèlerins fut confié aux marchands de Suez pour un tarif fixé d'avance; en débarquant, les pèlerins de chaque navire furent comptés, amenés dans les différents campements avec une escorte militaire et isolés. On logea huit à dix pèlerins dans chaque tente, et comme on n'était point préparé à une telle multitude, les divisions ne purent accepter que 11,000 pèlerins. Pour ce motif, la direction quarantenaire fut obligée d'avertir les directions des ports de Djeddah et de Iambo de ne pas laisser se succéder trop promptement les transports de pèlerins. Mais les pèlerins désireux de revenir ne se laissèrent point retenir et les transports arrivaient beaucoup trop vite pour faire de la place pour tous les pèlerins. Il y avait deux hôpitaux à tentes, l'un pour les maladies « ordinaires », l'autre pour les malades atteints de choléra, qu'on y transportait ou à pied ou sur des bourricots. Pour désinfecter les effets des pèlerins, on avait établi une installation de désinfection, près du débarcadère, munie de trois étuves à désinfection du système Geneste et Herscher, qui devaient être alimentées par une chaudière à vapeur. Mais comme la chaudière était trop petite, deux des étuves seules pouvaient fonctionner, ce qui faisait traîner beaucoup en longueur toute la désinfection.

L'approvisionnement d'eau se faisait en puisant l'eau au moyen de chaudrons dans les puits; on la transportait dans des différentes divisions à dos de chameau.

Dans chacune des divisions se trouvaient de petits réservoirs en fer munis de petits robinets, par lesquels les pèlerins pouvaient puiser eux-mêmes l'eau dont ils avaient besoin. Pour les garantir des rayons du soleil brûlant, chacun de ces réservoirs était abrité par une tente de toile. L'eau potable d'El Tor possède sa petite histoire ; Koch, en visitant Tor en automne, l'a considérée comme potable ; le Dr Pollak, qui fut médecin en charge dans la station quarantenaire en 1890, disait qu'il n'était pas possible de la boire ; le Dr P. Kaufmann et moi, qui avons passé quelque temps à El Tor en 1891, nous avons trouvé que cette eau était tout à fait nuisible pour les pèlerins, toujours enclins à la diarrhée, et sur ma demande la conférence sanitaire de Venise en 1892 a conclu que cette eau ne devait être donnée aux pèlerins qu'après avoir été distillée. Cette conclusion se retrouve dans le décret khédivial du 19 juin 1893, qui sanctionne les propositions de la conférence de Venise.

Ce fut à la suite des demandes du délégué austro-hongrois au conseil sanitaire d'Alexandrie, M. le Dr de Klod-Jianowski, que le conseil ordonna de prélever des échantillons de l'eau de la station quarantenaire, pendant le pèlerinage, et de les faire examiner chimiquement.

Je me permets de donner à cette place l'original de l'analyse chimique :

Conseil sanitaire, maritime et quarantenaire d'Egypte.

Note.

« L'administration quarantenaire a fait venir de Tor le 1er et le 6 juillet 1893 un échantillon de l'eau de puits destinée à l'alimentation des campements de Djeddah et de Iambo.

Les échantillons ont été ensuite envoyés au laboratoire khédivial au Caire pour y être analysés.

L'analyse a donné le résultat suivant :

	EAU DES PUITS				
	DE LA SECTION DE DJEDDAH.			DE LA SECTION DE IAMBO.	
	N° I pour 1000.	N° II pour 1000.	N° III pour 1000.	N° I pour 1000.	N° II pour 1000.
Substances fixes......	2.04	1.38	1.64	1.23	2.19
Chlore..............	1.008	0.51	1.00	0.60	0.90
Ammoniaque libre...	traces	0.0004	traces	0	0.006
Ammoniaque albuminoïde.............	0	0	0	0	0
Acide nitrique........	0	0	0	0	0
Oxygène absorbé en 10m	2.7mgr	3.6mgr	2.4mgr	2.2mgr	4mgr

Conclusion : Ces eaux peuvent être rangées dans la catégorie des eaux potables.

	EAU DES PUITS			
	DE LA SECTION DE DJEDDAH.			De la section de Iambo.
	N° IV pour 1000.	N° V pour 1000.	N° VI pour 1000.	N° III pour 1000.
Substances fixes........	3.05	1.26	0.96	1.49
Chlore..................	1.55	0.51	0.32	0.67
Ammoniaque libre......	0	0	traces	0.0006
Ammoniaque albuminoïde............	0.0008	0	traces	0
Acide nitrique	0	0	0	0
Oxygène absorbé en 10m.	8.6mgr	5.5mgr	6.2mgr	6.6mgr

Conclusion : Quant à ces échantillons, la quantité d'oxygène absorbée en 10 minutes est trop élevée pour considérer les eaux comme bonnes à l'alimentation. En outre le n° IV, puits de Djeddah, contient 3,05 de matières salines et 0,0008 d'ammoniaque albuminoïde ; il doit être rejeté comme eau potable.

Alexandrie, le 21 juillet 1893.

Le Président, W. MIÉVILLE. »

Je laisse au lecteur le soin de se former un jugement sur la valeur de cette analyse et des « conclusions », et je me permets de publier les chiffres suivants, résultat des examens que j'ai faits sur place et plus tard, après mon retour en Bosnie :

PROVENANCE DE L'EAU.	JOUR de la PRISE.	TEMPÉRATURE de l'eau.	Chlore	Ammoniaque Acide nitreux	Oxygène absorbé.	Magnésium sulfaté.	NOMBRE des colonies dans 1 m. cu.
			En milligr. pour 1 litre.				
Puits I de la section de Djeddah............	15 juill.	17°C	2.8	traces	4.7	7.41	320
Puits II de la section de Djeddah............	15 —	15°C	2.38	traces	5.2	7.0	200
Puits III de la section de Djeddah............	15 —	16°C	4.1	»	3.6	10.4	167
Puits IV de la section de Djeddah............	15 —	16°C	3.10	traces	9.4	2.6	150
Puits I de la section de Iambo...............	18 —	16°C	2.1	traces	3.6	3.1	89
Puits II de la section de Iambo...............	18 —	13°C	2.3	traces	5.4	2.0	160
Puits III de la section de Iambo...............	18 —	12°C	2.1	traces	9.4	5.1	200

Comme on peut le voir par l'analyse, toutes les eaux potables sont très salines (salifères), plusieurs d'entre elles contiennent une quantité considérable de sulfate de magnésie, et si l'on considère que la température de l'eau au mois de juillet ne descend jamais au-dessous de 17°C, on ne s'étonnera point que l'absorption simple de cette eau à El Tor ait causé des maladies du canal intestinal. Des centaines de pèlerins de la station d'El Tor tombaient malades de la diarrhée des pèlerins, maladie qui répond en tout à la dysenterie, selon mes examens répétés en 1893 et ceux du Dr Paul Kaufmann et moi en 1891. Il y avait des pèlerins qui tombaient malades après un séjour de deux jours seulement à El Tor; quoique tout à fait bien portants lors de leur arrivée, ils souffraient immédiatement d'une diarrhée orageuse et d'une légère fièvre. Après deux jours, les selles devenaient verdâtres, souvent sanguinolentes dès le troisième jour, et les ma-

lades accusaient une grande douleur cuisante du côté gauche de l'abdomen; il existait en même temps de l'œdème aux extrémités inférieures. Dans les déjections, je n'ai pu guère trouver, à côté du *Bacterium coli commune* et du *Bacillus proteus*, d'autres organismes, sur les plaques, mais j'y ai trouvé en grande quantité des amibes décrits par le Dr Kartulis. Le résultat des autopsies répondait complètement à l'image typique de la dysenterie. Quoique je n'aie point réussi à isoler dans l'eau potable de Djeddah les amibes de la dysenterie de Kartulis, je ne crois pas aller trop loin en accusant l'eau potable d'El Tor d'être la cause indirecte des violentes maladies intestinales des pèlerins, qui ont fait tant de victimes. Il faut laisser aux années futures le soin de mettre en pratique la convention de la conférence de Venise, concernant l'approvisionnement des pèlerins en eau potable distillée, qui dans ces derniers temps a été demandée par le délégué austro-hongrois au Conseil de Constantinople. Comme les « malades sérieux » ou les malades suspects ont seuls été transportés dans les hôpitaux et que les autres personnes souffrantes de diarrhée ont été gardées dans les tentes, grâce à un bakschisch qui n'est jamais repoussé par les médecins du pays, je ne puis donner ici des chiffres complètement sûrs.

Un second principe délétère pour la santé des pèlerins est causé par le manque complet d'un établissement de bains. Songez que les pèlerins, pendant leur pèlerinage, sont exposés pendant trois à cinq mois à l'influence du soleil et de la poussière, qu'ils ne se lavent dans leurs ablutions rituelles que le visage, les mains et les pieds, qu'ils n'ont pas occasion de se baigner pendant leur séjour à Djeddah, et que l'éternel manque d'eau sur les navires rend un nettoyage complet du corps impossible. Ne vous étonnez donc pas si la plupart d'entre eux sont couverts d'abcès. Je suis presque persuadé que les « boutons du Nil », les « boutons d'Alep » et la furonculose des pèlerins sont la même maladie, causée par la malpropreté des pèlerins.

La conférence de Venise a proposé l'établissement de bains à El Tor pour les pèlerins, mais jusqu'aujourd'hui on n'a rien fait pour cela. Je dois à la seule amabilité du directeur de la quarantaine, d'avoir reçu une tente à bains et l'eau nécessaire pour les pèlerins bosniaques et herzégoviniens.

Durant leur séjour à la quarantaine, les pèlerins sont obligés de coucher dans les tentes sur le sable. Heureux celui qui possédait dans son petit bagage un tapis sur lequel il pouvait s'étendre. Comme la température du sable descendait souvent de + 40°C. à midi jusqu'à + 15°C. pendant la nuit, il n'y a pas à s'étonner que beaucoup de pèlerins tombassent malades et périssent avec des maladies de refroidissement, comme le rhumatisme et le catarrhe bronchique. S'il était possible de donner ou de louer des planches aux pèlerins, ce serait un grand profit.

Je ne saurais approuver le traitement ordonné aux pèlerins tombant malades dans la station El Tor, spécialement aux malades de choléra. Ce traitement était schématique et ne répondait pas à son but. On donnait sans exception à chaque malade de l'opium, du salicylate de bismuth et du salol. Je n'en fais aucun reproche au directeur de la quarantaine, le Dr Zachariades, car les soins à donner aux affaires de la direction, au contrôle des navires, aux divisions de pèlerins et aux hôpitaux absorberaient la bonne volonté de trois hommes au lieu d'un seul. Grâce à l'amabilité de ce confrère, j'ai obtenu pendant mon séjour une petite division à l'hôpital des cholériques, où j'étais en état de faire l'essai des différents remèdes contre le choléra sans que mes « collègues » noirs ou bruns pussent me faire des objections. Je prendrai l'occasion de parler autre part des remarques faites pendant ce temps.

Suivant la convention de Venise, on a établi cette année, dans la station El Tor, un *laboratoire bactériologique permanent*. Mais l'installation en est restée très primitive et le directeur, déjà trop occupé, fut encore chargé de sa direction. Il avait avec lui un élève de M. Chantemesse, le Dr Gazalla, membre

de la mission turque ; ces deux messieurs possédaient des connaissances théoriques honorables, mais la pratique leur faisait défaut. Le laboratoire était établi dans une chambre assez fraîche du village d'El Tor, il était muni d'un très bon microscope de Verik, d'un appareil à stériliser, d'un stérilisateur à vapeur, d'environ deux douzaines de bassins de Setri, des couleurs nécessaires, de 100 éprouvettes remplies de gélatine, de peptone et d'agar-agar, qu'on a fait venir de Paris.

Comme je disposais d'un laboratoire de campagne ressemblant à celui de Petri Münk, d'un microscope excellent de Seitz, ainsi que de tous les ingrédients nécessaires pour faire de bons terrains de culture, je complétai le laboratoire officiel improvisé et, avec le consentement de ces deux messieurs, j'en pris la direction supérieure. Dès le 14 juillet 1893, on ne déclara plus un cas de choléra sans que l'examen bactériologique eût été fait avec soin. Je me réserve de parler autre part du résultat des examens bactériologiques que j'ai eu l'occasion de faire à El Tor ; je veux seulement faire observer ici que je n'ai pu voir la moindre différence entre les vibrions cholériques de Djeddah et ceux d'El Tor. Encore après des mois ils faisaient preuve d'une virulence extraordinaire.

On n'a presque rien fait, pendant ce pèlerinage, pour améliorer les latrines dans les différentes divisions, quoiqu'on en ait parlé à la conférence de Venise. Les latrines, qui se composent de fosses creusées dans le sable et qui sont entourées de toiles ou de planches, sont situées beaucoup trop loin du campement, et comme elles sont toujours assiégées par les pèlerins, il n'y a pas à s'étonner que les environs de ces latrines soient toujours souillés par les déjections de ceux qui ne peuvent attendre.

Quand une fosse était remplie, on en creusait une autre. Une fois par jour ces déjections étaient recouvertes de sable et arrosées d'acide phénique. Les latrines exhalaient une odeur pestilentielle et des mouches sans nombre empor-

taient de petites parcelles de déjections à tous les vents.

Tous les trente jours les divisions étaient changées et reportées à peu près de trois cents pas vers l'Est, de sorte que les pauvres pèlerins avaient encore plus loin à courir. J'ai quelquefois compté neuf cents pas des tentes aux latrines. Pendant ce changement de place des divisions, le directeur et moi nous avions l'occasion de remarquer que des pèlerins, surtout les Marocains et les Tunisiens, de peur de voir allonger leur quarantaine, cachaient la mort de leurs amis, qu'ils enterraient dans le sable de leurs tentes.

La désinfection telle qu'elle est faite maintenant à El Tor est insuffisante et n'offre aucune sécurité contre l'importation de l'épidémie. Comme la foule est trop grande et vient trop vite, on ne peut pas désinfecter les grands bagages. Les jeunes mariés, dont on se moque tant, sont, en ce qui concerne le nombre de leurs colis, de naïfs débutants vis-à-vis du plus simple Hadji. En outre de sa malle clouée aussi solidement que possible, chacun emporte encore avec soi ses ustensiles pour faire sa cuisine, la carafe d'eau inévitable, son tapis de prières et une quantité innombrable de souvenirs de la Mecque, cachés dans les contenants les plus invraisemblables. Il faudrait des semaines si l'on voulait faire désinfecter rigoureusement tous ces articles. Aussi se contentait-on d'arroser légèrement les malles et les caisses fermées, qui constituent le grand bagage des pèlerins, avec une solution à 5 p. 100 d'acide phénique, et c'est seulement avant le départ qu'on désinfectait les linges et les effets que les pèlerins avaient avec eux au campement.

La désinfection se faisait de la manière suivante : Le pèlerin se déshabillait dans une chambre, il recevait alors de la direction une chemise longue, et pendant ce temps ses vêtements et son linge noués ensemble étaient mis à l'étuve à désinfection. Les objets de cuir, les armes et les articles en métal étaient « désinfectés » à l'aide de l'acide phénique. Quand une étuve était remplie avec les paquets des pèlerins, on la fermait et on laissait entrer la vapeur. Le Dr Naudy

fut chargé de ce travail, mais il avait énormément à faire pour examiner et passer en revue les nombreux effets des pèlerins, car on avait peur que les pèlerins, toujours stupides, ne missent des cartouches de revolver dans leurs vêtements.

Le fonctionnaire nommé ne prit pas trop ses devoirs au sérieux, aussi la désinfection fut-elle réglée par le machiniste seul et son aide nègre.

Les étuves mises en action étaient munies de pyromètres électriques, qui devaient annoncer le moment où la température intérieure monterait à 100°C. Il paraît que ces messieurs ont toujours ignoré que la durée de la désinfection ne doit être mesurée qu'à partir de ce moment, car aussitôt que la cloche du pyromètre électrique donnait son signal, ils interrompaient la conduite à vapeur, ouvraient les étuves et en retiraient tous les objets contenus. J'en puis donner quelques chiffres :

31 juillet 1891 (effets des pèlerins bosniaques) : 1° étuve fermée à 10 h. 46 m.; les effets sortis à 11 h. 14. — Durée du séjour dans l'étuve : vingt-huit minutes.

2° Étuve fermée à 11 h. 22 m.; les effets sortis à 11 h. 32. — Durée du séjour dans l'étuve : dix minutes.

3° Étuve fermée à 11 h. 40 m.; les effets sortis à 11 h. 52. — Durée du séjour dans l'étuve : douze minutes.

4° (Effets des pèlerins du navire *Noumet Huda*); étuve fermée à 4 h. 38 m., les effets sortis à 4 h. 52. — Durée du séjour dans l'étuve : quatorze minutes.

5° Étuve fermée à 5 h. 02 m.; les effets sortis à 5 h. 18. — Durée du séjour dans l'étuve : seize minutes.

Je ne veux pas fatiguer le lecteur en continuant cette énumération de chiffres. Je répète seulement que les étuves étaient ouvertes régulièrement aussitôt que s'annonçait le premier signal du pyromètre, et qu'une telle désinfection est totalement insuffisante; l'expérience suivante le prouve amplement :

A l'occasion de la désinfection n° 1, j'empaquetai au milieu des effets des pèlerins bosniaques deux éprouvettes remplies de déjections cholériques. Pendant la désinfection n° 2,

j'ai mis deux éprouvettes avec de la ouate souillée par des déjections simplement diarrhéiques, et pendant la désinfection n° 3, j'ai mis deux éprouvettes dans lesquelles se trouvaient des fils de soie trempés dans du sang charbonneux. Après m'être réembarqué, j'ai examiné toutes ces éprouvettes, au point de vue de la virulence de leur contenu, en les réensemençant sur un bouillon de culture frais et j'ai remarqué que ni les embryons du choléra, ni les bactéries intestinales, ni les spores du charbon n'avaient été tués.

De ce que je viens de dire, il découle clairement que la désinfection a été plus qu'insuffisante et que les effets des pèlerins n'ont pas été désinfectés du tout; ce fait caractérise peut-être le mieux toute la valeur des quarantaines.

On a laissé à un employé le soin de désinfecter le navire; celui-ci devait arroser tous les compartiments à l'aide d'un pulvérisateur et d'une solution phéniquée à 5 p. 100. La quille du navire ne fut jamais désinfectée, ni la pompe affranchie; après un séjour de vingt jours à El Tor, l'eau était à la même place qu'auparavant.

Pendant mon séjour de vingt jours à El Tor, la morbidité du choléra (à peu près 210 cas) ne fut pas trop grande, eu égard au grand nombre de pèlerins (47,000); la mortalité monta jusqu'à 70 p. 100. Chose à noter, les premiers transports de Djeddah perdaient bien plus de monde que ceux arrivés plus tard.

J'ai déjà raconté que les navires à pèlerins furent très surchargés et qu'ils arrivaient avec une liste de pèlerins fort sujette à caution. Je dois à l'amabilité du directeur d'El Tor, le Dr Zachariades, les données suivantes:

NOM du NAVIRE.	PAVILLON.	TONNAGE.	PROVENANCE	Nombre de Pèlerins.		NOMBRE des pèlerins morts pendant le trajet.
				Selon la patente.	Constaté à El Tor.	
Seghutlii......	Turc.	1304	Djeddah.	850	910	17
Hodeida I.....	Égyptien.	626	»	510	525	1
Murvet........	Turc.	886	»	851	920	6
Abdul Kader..	Turc.	1380	»	1290	1353	9
Lutetia........	Français.	671	»	800	994	0
Numet Hudah.	Turc.	1183	»	990	1119	7
Bahr Djdid....	Turc.	895	»	880	1022	0
Afghan........	Anglais.	1439	»	730	773	5
Languedoc....	Français.	846	»	1059	1100	1
Saadet........	Turc.	1091	Iambo.	930	964	0
Zagarig	Égyptien.	678	Iambo.	610	722	0

Pendant mon séjour à El Tor, il arriva en tout 28 navires à pèlerins dont un seul, le navire anglais *Afghan*, possédait à bord une étuve de désinfection à vapeur, une chambre séparée pour l'hôpital et un médecin européen. Tous les autres navires contrevenaient aux conditions stipulées à Rome, et si l'on pense que chaque pèlerin porte avec lui une quantité de petits bagages en outre du grand bagage,on peut se faire un tableau de l'encombrement sur les navires. A l'encontre du § 49 de la convention sanitaire de Rome, d'après lequel chaque pèlerin doit recevoir 9 pieds carrés et 54 pieds cubes dans l'entrepont, les pèlerins sur le navire *Numet Hudah* ont eu seulement 5 pieds carrés et 27 pieds cubes d'espace. Et c'est dans de telles conditions que les pèlerins devaient rester bien portants, pendant leur retour de Djeddah !

Comme le *Numet Hudah*, avec lequel je suis arrivé à El Tor, devait subir une prolongation de la quarantaine à cause de plusieurs décès de choléra qu'il avait eus à bord, il ne quittait la station d'El Tor qu'après un séjour de vingt jours. 927 pèlerins montèrent à bord. 192 pèlerins, parmi lesquels 9 Bosniaques, reposent au cimetière d'El Tor. Que la couche de sable, d'une épaisseur de 45 centimètres, qui les recouvre, les protège longtemps des dents des chacals et des becs des perc-

noptères ! — L'odorat des survivants n'a été tourmenté que trop souvent par l'odeur atroce des cadavres mis à jour.

Aussitôt qu'un navire a passé la quarantaine prescrite, il est permis aux malades de l'hôpital de quitter la quarantaine, quand leurs forces le leur permettent. Il n'en faut pas être étonné, car comment ces pauvres diables pourraient-ils retourner plus tard dans leur patrie, puisqu'ils ont déjà payé, à l'avance, leur billet de retour? Sur le dos de leurs amis, sur des chameaux, sur des bourricots, les pauvres misérables se traînent sur le bord de la mer, en laissant souvent des traces visibles de dysenterie derrière eux, et tourmentés de néphrites consécutives et d'hydropisie. Il est naturel qu'ils préfèrent continuer leur voyage avec leurs amis ; on ne saurait en vouloir pour cela non plus à la direction, qui les autorise à partir, car comment transporterait-elle plus tard ceux qui restent en arrière? Je blâme seulement le principe qui permet, grâce aux négligences que je viens de signaler, que les individus sains deviennent malades à El Tor et qui ne se préoccupe pas de savoir comment ceux qui ne sont pas encore guéris au départ du navire, pourraient être expédiés autrement.

Le 31 juillet, au soir, notre navire quittait les récifs de corail d'El Tor. Après un passage de trente heures nous arrivâmes à Suez, pour y subir la visite des membres de la commission internationale.

Tout de suite après notre arrivée à Suez, une chaloupe à vapeur accosta notre navire ; il en sortit d'abord deux gardiens, qui portaient des écharpes jaunes, comme signe de la quarantaine, et qui s'emparèrent des deux escaliers du navire. Alors apparut la commission sanitaire, le directeur du conseil sanitaire de Suez, Dr Ferrari, le délégué austro-hongrois, conseiller du gouvernement impérial et royal, Dr v. Klodzianowski, et le délégué français, en même temps médecin de la Compagnie de Suez, le Dr Legrand. La commission commença par l'appel des pèlerins ; elle visita ensuite ceux qui, étant malades, étaient restés au fond du navire. A ma

plus grande joie, le délégué autrichien ordonna le renouvellement de l'eau apportée de Djeddah et l'approvisionnement frais du navire. Il fallait un jour entier pour le renouvellement de l'eau ; les barcasses, circulant autour du navire, offraient un grand choix de vivres, mais lorsque les pèlerins désiraient en acheter, le capitaine et les agents du navire le leur défendaient. Les provisions furent achetées par le cuisinier du navire et puis on les vendait deux fois plus cher aux pèlerins.

Accompagnés de deux employés de la santé, et sous la surveillance de deux gardiens, nous nous mîmes en route pour passer le canal de Suez en quarantaine. Le soleil brûlant, l'odeur pénétrante que développaient les pèlerins, la machine stridente et soufflante, les éternels retards causés par le passage de navires étrangers ou l'arrêt du « Vigilant », la tristesse et la monotonie des rives du canal, les querelles continuelles parmi les pèlerins interrompues seulement par le chant des Muezzins, telles sont les seules impressions que j'aie pu emporter du passage en quarantaine par le canal de Suez.

Dans l'après-midi du 3 août, nous arrivâmes à Port-Saïd, après avoir passé la nuit à Ismaïlia sous une surveillance sévère. On débarqua les gardiens et on les mit immédiatement en quarantaine, et sans séjourner, sans toucher même la terre, nous partîmes pour la Méditerranée. Sans aborder aucune côte, évités soigneusement par tous les navires à cause de notre drapeau jaune, nous arrivâmes, pendant la nuit du 8 août, dans le golfe charmant de Clazomène, où nous devions passer une quarantaine de 10 jours. En route nous avions perdu 5 pèlerins, morts de diarrhée chronique et de maladies consécutives. Le climat agréable et tiède, la perspective d'échanger la vie des tentes et des cabines contre la vie dans une maison convenable, l'espoir de l'eau fraîche et des bains de mer rafraîchissants, sans récifs de corail, me firent, aussitôt que l'ancre fut jetée, quitter le navire, d'autant plus que j'avais à me charger du logement et de la nourriture de mes pèlerins bosniaques et herzégoviniens ;

j'avais en outre le grand désir de les tenir aussi séparés que possible des autres pèlerins et sous ma surveillance spéciale.

Pendant le court trajet du port au bureau sanitaire, je préparai la visite que je voulais faire à mon ami, le directeur de la quarantaine, le Dr Crendiropoulos, chez lequel j'espérais avoir détruit, deux années auparavant, des idées baroques et tombées en désuétude. Le vénérable directeur eut grande joie en me voyant, mais des salutations plus intimes étaient impossibles, en présence de deux baïonnettes turques, quoique bien rouillées, derrière la grille étroite qui cachait le visage drôle et amusé du brave directeur de la quarantaine, et enfin en raison des regards furieux que me jetait le secrétaire du conseil de Constantinople, venu justement pour inspecter la quarantaine; c'était le Dr Stiepowich. Mes passeports furent pris avec des pincettes, puis jetés dans une boîte en fer-blanc, remplie de chaux fraîche, recherchés par les mêmes pincettes, dépliés par des mains bien gantées et lus à une distance formidable. Il en fut de même des papiers du navire, avec la seule différence qu'on les examina avec beaucoup plus de soupçons et de critiques. En usant d'un peu d'énergie, grâce à beaucoup d'amabilité de la part du directeur, en faisant sonner mon sabre qui contrastait étrangement avec mon uniforme presque tropical, je parvins à obtenir qu'on accédât à mes demandes, c'est-à-dire l'installation séparée des pèlerins bosniaques, leur traitement médical spécial, et la surveillance personnelle de la désinfection de leurs effets.

Au milieu du désordre et du bruit traditionnels en Orient, on put enfin opérer le débarquement des pèlerins. Pardon! tous ne débarquèrent pas, car plusieurs, plus fortunés, obtinrent la permission de rester à bord (après avoir usé de l'infaillible moyen oriental, le backschisch), et d'y passer la quarantaine. J'eus une peine énorme à rassembler tous mes pèlerins bosniaques et à les installer dans une maison privée au bord de la mer. Je jouis encore du plaisir, avant de dé-

barquer mes effets et ceux de ma compagne fidèle, mon assistant (ce qui veut dire ma femme), d'établir moi-même un abri séparé ainsi qu'un lieu d'aisances pour les femmes des pèlerins bosniaques et herzégoviniens.

Certes, je ne veux pas faire tort aux Turcs et aux musulmans, mais je dois dire à cette place que les musulmans sont des hommes dont l'organisation nous semble toute pervertie à nous autres Européens. Pour l'Oriental, l'ail sent bon, pour nous il pue, le ciel bleu est vert pour lui ; la juxtaposition du rouge et du bleu est sa couleur favorite, pour nous elle est repoussante. Celui qui a une fois entendu les chansons turques, y a vainement cherché l'harmonie et la mélodie, et qui a assisté une fois à un dîner turc et y a goûté des plats ou trop doux ou trop fortement épicés, ne concédera pas même à l'Oriental le sens du goût. D'après les idées européennes, il manque complètement des sentiments d'honneur et de devoir, et je suis persuadé que les premiers mots que prononcent les bébés orientaux sont les mots de « *bakschisch* » (pourboire) et « *jawasch* » (lentement).

Avec une lenteur inexprimable, on finit de débarquer les pèlerins et de les loger ; je pus enfin songer à l'installation de mon laboratoire et de mon domicile provisoire dans une maison vide, qui appartenait à l'hôpital. Chaque meuble y fut porté séparément et surtout « jawasch ».

La station quarantenaire de Clazomène est située sur une péninsule rocheuse, reliée à la côte par une bande de terre large de quelques mètres seulement, dans le beau golfe de Smyrne, éloignée à peine d'une heure de la petite ville de Vourla et de deux heures et demie de Smyrne même. Il n'y a guère que trois douzaines de maisons, outre la maison en bois dans laquelle est installé le bureau sanitaire et sans l'appentis où se trouve la seule étuve à désinfection à vapeur, c'est dans ces maisons que 80 à 100 voyageurs doivent loger dans 4 à 6 chambres. Il faut cependant que ces voyageurs s'y installent eux-mêmes, quand ils ne se trouvent pas dans l'heureuse position d'être en bons termes avec le direc-

teur : celui-ci eut la bonté de me munir de lits, de tables et de chaises. A côté de chaque maison se trouve un réservoir d'eau, dans lesquels on amène l'eau excellente de Vourla par une conduite d'une longueur de 6 kilomètres. Malheureusement ces réservoirs ne sont pas fermés hermétiquement par en haut, et comme les pèlerins sont trop paresseux pour prendre de l'eau aux robinets, mais qu'ils la puisent eux-mêmes avec leurs mains crasseuses et leurs pots sales dans le bassin, l'eau, qui est excellente, est bientôt souillée et exposée à l'infection.

L'éclosion du choléra à Smyrne et son apparition simultanée en France et en Italie ont été cause qu'au moment de notre arrivée au port de la station de Clazomène, il s'y trouvait environ 70 navires à voiles et 12 bateaux à vapeur en quarantaine ; parmi eux 2 navires à pèlerins avec plus de 2000 voyageurs. Grâce à la grande stérilité de l'été et au grand gaspillage d'eau, dont se rendaient coupables les personnes en quarantaine qui, par paresse, employaient même l'eau potable pour laver leur linge, dès le quatrième jour de notre séjour un grand manque d'eau se fit sentir ; on ne pouvait avoir d'eau potable que transportée en tonneaux depuis Vourla.

L'entretien des pèlerins fut confié, pour un tarif modéré et fixé d'avance, à un marchand qui fit venir les vivres nécessaires de Vourla et de Smyrne. Le service médical était confié aux soins du directeur de la quarantaine, Dr Crendiropoulos, et de son assistant, le Dr Pinto, un collègue très aimable, mais trop accablé et énormément nerveux. Comme le secrétaire du Conseil sanitaire de Constantinople, le Dr Stiepowich, se trouvait là, pendant mon séjour dans la quarantaine, et que l'on s'attendait à l'arrivée de l'inspecteur général Dr Cozzonis Effendi, ces deux messieurs se persuadèrent qu'il fallait encore être beaucoup plus strict dans l'observation de leurs devoirs, et ils mettaient de la sorte en œuvre tout « l'appareil » de la police sanitaire turque : ils parfumaient les lettres et les papiers, désinfectaient la monnaie reçue, même les

télégrammes arrivés de Smyrne, et éloignaient les personnes suspectes à 5 mètres.

Quoique je ne pusse pas être tenu à l'observance de ces prescriptions de la quarantaine, étant médecin et commissaire du gouvernement, ces messieurs que j'ai nommés plus haut ont pourtant essayé de me faire comprendre les mesures rigoureuses de la quarantaine, au moins en ce sens qu'ils cherchaient à m'éviter à chaque rencontre de quelques mètres et à me donner les explications nécessaires à distance. Comme tout cela m'ennuyait trop j'ai guéri ces messieurs radicalement et d'une manière très drastique, en arrivant un beau matin personnellement et sans être annoncé au bureau de la Santé. Je saluai gracieusement les confrères assemblés et, en ce faisant, j'avais *infecté* aussi bien le bureau que les dignitaires; la conséquence naturelle en fut qu'ils laissèrent dès lors, vis-à-vis de moi, leur réserve ridicule de côté.

M. l'inspecteur général développait pendant son séjour tout ce qu'il possédait d'idées vieillies et exagérées : comme, au commencement du mois d'août, il apparut quelques cas suspects de choléra à Smyrne, le général Bonkowski Pacha, envoyé expressément par Sa Majesté le Sultan, m'adressa la demande d'examiner bactériologiquement les déjections des malades; quoique je fusse tout de suite prêt, l'envoi des échantillons de déjections ne put avoir lieu, sur l'ordre exprès de Cozzonis Effendi qui y voyait un danger (!) pour la quarantaine. Comme je tâchais de le persuader que de tels examens peuvent avoir lieu partout, si l'on prend les précautions nécessaires pour la propreté, que je les avais même exécutés sous ma tente à El Tor, il me déclara catégoriquement qu'il ne pouvait pas le permettre à cause de la possibilité d'une infection. Aussi l'examen proposé n'eut-il pas lieu, ce qui ne me gênait cependant pas de continuer, dans mon logement, l'examen des cultures apportées de Djeddah et d'El Tor.

Par suite du manque de temps nécessaire et d'un per-

sonnel suffisant, on n'a pas désinfecté le grand bagage des pèlerins à Clazomène, leur petit bagage et leur linge furent désinfectés dans l'étuve, cette fois-ci exactement, car les cultures que j'y mis étaient toutes mortes plus tard. Le directeur se chargea lui-même de la désinfection des navires, en arrosant les compartiments avec un pulvérisateur contenant une solution à 5 p. 100 d'acide phénique; mais personne ne songea à affranchir la pompe ou à la désinfecter.

Les personnes tombées malades pendant le séjour à Clazomène furent établies dans un hôpital consistant en trois maisons, et elles y étaient couchées dans de grandes chambres claires, sur de bons lits. Autant que je peux en être convaincu par mes nombreuses visites, le traitement des pèlerins, qui souffraient en plus grande partie de la dysenterie et de néphrites, était rationnel et soigneux.

Malgré le nombre insuffisant de médecins et les installations défectueuses des réservoirs d'eau, je ne peux que louer la quarantaine d'El Tor, et comme on ne l'emploie qu'exceptionnellement pour les pèlerins et généralement seulement pour les provenances européennes, allant à Smyrne ou à Constantinople, elle répond complètement par le nombre des baraques et des maisons à son but. On me dit qu'on a l'intention de mettre les pèlerins à l'avenir en quarantaine à Beyrouth en Syrie ou à Tripoli de Barbarie, ce sont des quarantaines que je n'ai pas encore vues moi-même et que je ne peux pas juger.

Après avoir reçu la libre pratique, nous pûmes, après avoir fini notre quarantaine de dix jours, continuer notre voyage pour Constantinople, de nouveau sous le pavillon jaune. Pendant notre séjour à Clazomène, nous perdîmes dix-neuf voyageurs; un seul de mes pèlerins mourut, de dysenterie et de néphrite consécutive; mais sans cela, je constatai à ma plus grande joie que l'état de santé des pèlerins s'était beaucoup amélioré, grâce à l'air sain, au traitement rationnel et aux logements convenables.

Après un trajet de vingt-quatre heures, nous arrivâmes à la porte des Dardanelles, auprès de la forteresse Tschanak-Kalessi, où il nous fallait passer la visite médicale et une observation de vingt-quatre heures. La visite sanitaire se passe de telle manière, que les deux médecins militaires et les gardiens se placent auprès de l'échelle; ils y comptent les pèlerins, qui défilent, et ils visitent plus tard les malades qui ne pouvaient pas monter sur le pont, dans leurs cabines, sans s'occuper de leurs maladies diverses.

Au bout de vingt-quatre nouvelles heures, la commission apparut pour la seconde fois et fit passer les pèlerins devant elle; cette manœuvre dut être répétée trois fois, car par quelque raison que je n'ai pu découvrir, le nombre ne voulait jamais s'accorder. Alors l'autorisation de descendre fut donnée aux pèlerins qui retournaient à Salonique, pendant que nous autres, comptant toujours sept cents têtes, passions les Dardanelles et la mer de Marmara pour arriver dans l'après-midi du 21 août à Constantinople.

La visite médicale au port, le dénombrement des pèlerins, dont le nombre s'accordait cette fois-ci avec celui des patentes des Dardanelles, furent bientôt finis, et lorsque le pavillon jaune fut tombé, nous pûmes débarquer tranquillement à Constantinople.

Ma joie pour l'heureuse issue d'un long voyage et des chicanes quarantenaires était un peu anticipée ! Comme nous allions continuer notre voyage de retour, via Sofia-Belgrade, après un séjour d'une semaine à Constantinople, cette capitale était encore libre de l'épidémie ; aussi pouvions-nous espérer qu'on nous donnerait passage libre ; malheureusement nous fûmes retenus un beau matin à la frontière rouménienne, à la station de Hebibtschewo, et on nous força de descendre, en nous apprenant qu'il nous fallait passer ici une quarantaine de onze jours, comme provenances de la Mecque. Il fallait obéir à cet ordre, quoique l'agence bulgare à Constantinople nous ait promis le libre passage deux jours avant ; mais ce fut en

vain que je m'efforçais de découvrir quelques installations quarantenaires ou un abri pour mes pèlerins, il ne me venait absolument pas à l'esprit de trouver très confortable pour un séjour de onze jours, pendant un temps d'automne rigoureux et humide, la prairie marécageuse où les pèlerins étaient obligés de camper avec leur bagages au milieu de la pluie. On m'assura, sur mes plaintes, que dans quelques jours on aurait des baraques, et que je me devais contenter jusque-là de la prairie. Le chef de gare essayait charitablement de soulager le sort des pèlerins en proposant de leur donner des wagons vides pour y camper, mais M. le Dr Zaracosta ne le permit point, dans la crainte qu'il pouvait y avoir une possibilité d'infection! On ne voulait pas même permettre d'apporter des vivres frais, de peur d'une contagion pour le village, et toutes mes réclamations télégraphiques n'eurent de succès qu'après deux jours et demi; on permit qu'on transportât les pèlerins dans la station voisine de Hermanly, en les y logeant dans des baraques vides et à moitié ruinées et démolies, pendant que moi — il me fallait rester « eu égard au bien du pays et à cause de l'opposition contre les autorités locales », — en détention préventive à Hebibtschewo. La quarantaine fut diminuée de onze à cinq jours, et pendant le départ des pèlerins je fus témoin des plus grandes absurdités commises par une peur exagérée. Le Dr Zaracosta, qui se vantait d'avoir fini ses études à Munich, fit arroser la prairie, déjà trempée d'eau, sur laquelle les pèlerins couchaient depuis deux jours, avec une solution à 3 p. 100 d'acide phénique; il fit faire la même chose sur le court chemin qui va de la prairie aux wagons de chemin de fer. Ici on désinfectait même l'air, car on dirigeait souvent le pulvérisateur vers le ciel! Heureuse Bulgarie!

Grâce à l'intervention énergique du consulat austro-hongrois et de quelques amis, j'obtins la fin de ma détention de cinq jours à Hebibtschewo; en partant j'eus encore l'occasion d'observer l'activité des organes sanitaires, à l'arrivée

du train de Constantinople, activité qui donnait la meilleure preuve de la « solidité de leurs soins pour le plus grand bien de la Bulgarie ». On enlevait des robes neuves de leurs cartons et sans faire attention si elles étaient en soie ou en velours, on les arrosait avec la seringue, contenant une solution à 5 p. 100 d'acide phénique! On mettait des jouets d'enfants dans la même solution; des livres, des photographies, etc., furent arrosés de ce fluide; une chemise fraîchement lavée et empesée fut arrosée pendant quatre minutes. Le possesseur heureux jetait alors ces vêtements coupables (si bien désinfectés) aux pieds du fonctionnaire, pendant que les dames dont les vêtements les plus précieux étaient ruinés, déclaraient à haute voix leur opinion au représentant de la science sanitaire bulgare, et cela encore publiquement.

Mais, tout dans le monde a une fin, même la quarantaine de Hebibtschewo; il nous fut permis de continuer notre voyage aussitôt que la preuve fut arrivée que nous avions passé plus de dix jours de quarantaine depuis la Mecque. Mais ce n'était pas encore assez de calamités! A la frontière bulgare et serbe, à Zaribrod, on arrêta de nouveau les pèlerins, sur l'ordre des autorités locales, on les mit dans un appentis et on les laissa libres sans désinfection après trois jours. Je n'ai pas partagé leur sort, parce qu'une malaria gagnée à Hebibtschewo m'avait obligé à garder le lit; je ne pus les rejoindre qu'à Belgrade.

A Belgrade, les pèlerins étaient attendus par un bateau à vapeur du gouvernement bosniaque; on les embarqua à grande vitesse, et pendant le voyage sur la Save qui dura cinq jours, on entreprit à bord encore une désinfection sérieuse de leurs vêtements et de tous leurs effets à l'aide d'un désinfecteur à vapeur et de tous les moyens de la science — la première désinfection solide depuis Djeddah.

De tout ce que j'ai raconté, il appert pour tout le monde combien la pratique des mesures fixées internationalement contre l'importation du choléra, des lieux saints de l'Arabie

en Europe, laisse encore à désirer. Ce sera la tâche d'un traité spécial, de faire des propositions pour l'amélioration des conditions défectueuses qui forment un si grand danger pour toute l'Europe!

Extrait

des *Annales d'hygiène publique et de médecine légale.*

Paris, J.-B. Baillière et Fils.

Nos de Juillet et Août 1894.



8326-94. — Corbeil. Imprimerie Ed. Crété.

Wiener

Medizinische Wochenschrift.

Begründet 1851 von Dr. Leopold Wittelshöfer.

Redigirt von Dr. Heinrich Adler.

Pränumerationspreis der „Wiener Medizinischen Wochenschrift" inclusive Beilage „Der Militärarzt" mit Zusendung durch die Post: Für Oesterreich-Ungarn ganzj. 10 fl. ö. W., für Deutschland und das Ausland 21 Mk.

Pränumerationspreis inclusive 2 Beilagen „Der Militärarzt" und „Oest.-ung. Centralblatt für die medizinischen Wissenschaften": Für Oesterreich-Ungarn ganzj. 12 fl. ö. W., für Deutschland und das Ausland 30 Mk.

Man pränumerirt in Wien im **Verlage** dieser Zeitschrift: Buchhandlung von **Moritz Perles, I., Seilergasse 4 (Graben).** Ausser Wien in allen Buchhandlungen und Postanstalten.

Sonder-Abdruck.

WIEN,

Verlag von **Moritz Perles,**

I., Seilergasse 4 (Graben).

